

CHAPITRE V

Juifs et Chrétiens

C'est par le Sang du Christ que fut scellée notre Alliance nouvelle avec Dieu, et ce Sang divin nous sauve du péché et de la mort.

L'enfant : Mais alors, quel sera le sort des Juifs qui ont fait couler ce Sang précieux ? Ils portent bien la responsabilité de ce meurtre, puisqu'ils ont crié : « *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !* »

L'ancien : Ah ! mon enfant, que de crimes la chrétienté n'a-t-elle pas commis au nom de cette parole des Juifs ! Le cri de la foule de Jérusalem : « Qu'il soit crucifié » et : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants » a été pour de nombreux chrétiens un prétexte à leur antisémitisme. Que de persécutions, que de pogroms²³, que de massacres ont prétendu trouver une justification dans l'Évangile même ! Le nazisme n'est-il pas né au sein de l'Europe chrétienne ? Il n'y a pas de crime pire dans l'histoire de l'humanité que celui de ces millions de Juifs exterminés par des hommes qui, pour la plupart, avaient reçu le baptême !

Ne crois-tu pas que dans la mentalité profonde, dans le subconscient des chrétiens, s'est installée, depuis le moyen âge, une croyance selon laquelle les Juifs seraient une race maudite qui aurait tué le Christ au lieu de reconnaître sa divinité ? Les chrétiens ont commis ces crimes en pensant même parfois faire une œuvre juste qui plairait à Dieu ! Malheur à nous, si nous acceptons que le sang innocent coule ! Ne sont-

23. Pogroms : massacres des juifs en Russie et en Pologne à l'époque tsariste.

ce pas alors les chrétiens qui deviennent les nouveaux « scribes et pharisiens hypocrites » (Matthieu 23, 13)²⁴, ceux qui tuent au nom de l'Évangile, comme les contemporains de Jésus ont tué au nom de la Loi ! Et le sang des Juifs innocents devient, comme celui des martyrs, Sang du Christ Sauveur !

Jésus est mort et son Sang a coulé pour sauver le monde, pour sauver chaque homme et Israël en premier.

Oh, Israël, mon premier-né, tu m'as trahi par deux fois...
Pardonne-leur, Père très saint, car ils ne savent ce qu'ils font
(Luc 23, 34),

chantons-nous au nom du Christ, le Vendredi saint. *Par ce cri d'amour pour Israël, Jésus implore le pardon de son peuple ; malheur à nous si nous oublions que le Christ est mort en pardonnant sur la Croix. De quel droit intervenons-nous entre Dieu et son peuple ? Qui sommes-nous pour juger Israël ?* « Tu es sans excuse, qui que tu sois, toi qui juges, car en jugeant autrui, tu juges contre toi-même... et tu comptes, toi qui juges, que tu échapperas au jugement de Dieu ! » (Romains 2, 1-3). « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites qui bâtissez les sépulcres des prophètes et décorez les tombeaux des justes tout en disant : Si nous avions vécu du temps de nos pères, nous ne nous serions pas joints à eux pour verser le sang des prophètes » (Matthieu 23, 29-32).

Dans cette imprécation terrible lancée par Jésus aux Pharisiens, nous pouvons nous reconnaître. Nous aussi, nous honorons le tombeau d'un Prophète, le plus grand des prophètes ! Et nous chantons autour de l'*Epitaphion*²⁵, chaque

24. Il faut prendre garde à ne pas faire des Pharisiens le symbole de l'aveuglement et de l'opposition haineuse à Jésus, en ne retenant que Matthieu 23. On commettrait la même erreur qu'en faisant des « Juifs » les ennemis du Christ parce que certains passages, surtout de Jean et de Paul s'expriment de manière à suggérer cette simplification : Paul, et Jean, et Marie, et Jésus étaient juifs ! Or, les Pharisiens étaient la part la plus fervente du peuple juif au temps de Jésus. Ils se sont tout de suite intéressés à sa prédication (Marc 2, 16), ils l'ont reçu à leur table comme l'un des leurs (Luc 11, 37), ils l'ont averti qu'Hérode en voulait à sa vie (Luc 13, 31). Le pharisien Nicodème a été un disciple timide mais sincère de Jésus (Jean 3), il a pris sa défense devant l'incompréhension des siens (Jean 7, 50-52) et a pris part à sa mise au tombeau (Jean 19, 39). Un peu plus tard, le pharisien Gamaliel (Actes 5, 34-39) s'efforcera de préserver l'Église naissante de la persécution fanatique. L'attitude de ce Juif fidèle à la foi de ses pères sans être pourtant éclairé par la lumière du Christ est une leçon, face à toute exclusive, qui vaut encore pour nous aujourd'hui.

25. *Epitaphion* : Icône de la mise au tombeau du Christ. Voir Cinquième Partie, p. 228.

année, le Vendredi saint, des lamentations. Qu'en savons-nous ? Peut-être aurions-nous crié devant Pilate plus fort que les autres : « Crucifie-le ! » Attention de ne pas être aveuglés par l'orgueil de la bonne conscience ! Attention de ne pas devenir à notre tour des « pharisiens » ! Le pharisaïsme n'est pas mort et nous guette toujours.

L'enfant : Comment pourrions-nous devenir des « pharisiens » ? Que signifie être « pharisien » pour des chrétiens à notre époque ?

L'ancien : Les « pharisiens » du christianisme sont ceux qui exécutent tout ce que la religion demande avec une exactitude parfaite. En cela ils ont raison et ils sont même parfois admirables. Ils jeûnent avec rigueur, ne manquent jamais un office à l'église, font de bonnes œuvres et donnent de l'argent aux pauvres pour se conformer aux préceptes chrétiens. Mais tout cela peut être fait avec un cœur sec et froid, sans amour (1 Corinthiens 13, 1-13). C'est ce que le Christ reprochait aux légalistes ; tout ce qu'ils faisaient était extérieur, pour paraître justes à leurs propres yeux et devant les hommes ; mais il leur manquait l'essentiel : la justice, la bonne foi et la miséricorde, c'est-à-dire les qualités du cœur (Matthieu 9, 13). Jésus les appelle sépulcres blanchis, car tout est beau, propre et bien blanc à l'extérieur, tandis que l'intérieur est pourri. L'hypocrisie demeure la même, que ce soit du temps de Jésus, de Molière – souviens-toi de Tartuffe – ou maintenant au XX^e siècle.

Les Pères de l'Église qui ont composé nos offices de Carême connaissaient bien ce danger et savaient très bien que nous risquons de faire pénitence tout en tombant dans l'orgueil et l'hypocrisie. C'est pourquoi, avant de commencer le Carême, ce temps qui nous prépare à vivre la Passion du Christ, l'Église nous rappelle à l'ordre par la lecture de l'évangile du Pharisien et du Publicain (Luc 18, 9-14). Il faut relire souvent ce passage pour comprendre le danger du pharisaïsme.

Notre attitude, vis-à-vis des Juifs, pourrait bien être un exemple de pharisaïsme, si nous jugeons que le judaïsme moderne n'est plus l'Israël, le peuple élu de Dieu, mais que c'est nous qui aurions repris, avec la Nouvelle Alliance, toute la bienveillance de Dieu : c'est alors que nous risquons d'être les « pharisiens », pensant en nous-mêmes : « Nous savons, nous, où est le vrai Dieu ; Il nous appartient maintenant puisqu'Il s'est fait homme et que nous nous appelons chrétiens en son nom ; Il est passé dans notre camp ! » Et nous

oublions que le Juif qui pleure en se frappant la poitrine devant le mur des lamentations est aimé de Dieu et justifié devant Lui à l'image du publicain.

Soyons attentifs aux offices de la Semaine sainte, car les Pères de l'Église ont commenté l'évangile de la Passion en nous rappelant toujours que nous risquons d'être « pharisiens », meurtriers du Christ, traîtres et indignes de l'alliance par le sang du Christ !

En effet, les longues lamentations sur la trahison de Judas ne sont pas chantées en Semaine sainte pour accabler cet homme misérable, mais plutôt pour nous rappeler le danger qu'il y a d'assister à la Sainte Cène, de communier au Corps et au Sang du Christ comme le fit Judas, pour trahir l'instant d'après : « Celui qui mange mon pain a levé contre moi son talon » (Psaume 40 [41]), et saint Jean rappelle cette prophétie à propos de Judas.

Les hymnes qui mettent en scène les sombres actions du traître sont ponctuées de mises en garde contre la trahison possible pour chacun de nous aujourd'hui :

Judas l'éhonté reçut le Corps qui libère du péché et le Sang divin répandu pour le monde. Il n'hésita pas à boire ce sang qu'il vendait à prix d'argent... La frénésie de l'avarice l'enrage contre son maître. Fuyons cette tentation !

Que nul ne s'approche, ô fidèles, s'il n'est initié au mystère de la Cène ; que nul, comme Judas, ne s'approche de la Table Sainte, pour trahir ; lui, quand il reçut sa parcelle, se sépara du Pain de Vie...

Texte tiré des matines du Jeudi saint.

Puis à la liturgie du Jeudi saint, nous nous approchons du Calice en promettant de ne pas donner le baiser de Judas.

L'enfant : Comment pouvons-nous devenir Judas puisque le Christ a déjà été livré, crucifié et que nous savons très bien qu'il est ressuscité !

L'ancien : Ce que Judas a fait à Jésus nous pouvons, nous, le faire à nos frères : « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Matthieu 25, 31-46). Cette phrase de Jésus se trouve dans l'évangile du jugement dernier qui est lu juste avant le Carême aussi, pour nous rappeler que nos actions peuvent, soit nous éloigner, soit nous rapprocher de Dieu. Nous ne sommes pas à l'église pendant la Semaine sainte pour évoquer le passé, écouter des chants merveilleux, entendre une belle histoire qui nous émeut par sa beauté : *la Passion du Christ nous concerne personnellement.*

L'enfant : Je trouve que la Semaine sainte est très belle, mais comment suis-je concerné personnellement par ce qui a eu lieu il y a presque deux mille ans ?

L'ancien : Un prêtre m'a appris un jour comment vivre cette semaine de la Passion : « Écoute l'Évangile et dis-toi bien que tu es quelque part dans le récit. Place-toi au Golgotha, au pied de la Croix. En toute honnêteté, où seras-tu ? »

Soyons honnêtes avec nous-mêmes ; nous ne sommes évidemment ni la Mère de Dieu, ni saint Jean. La peur nous saisira comme saint Pierre et les autres apôtres ; la somnolence aura le dessus sur nous, comme à Gethsémani. « Veillez et priez », nous rappelle Jésus ; mais nos paupières sont lourdes et nos pieds fatigués.

Examinons de plus près nos actions passées : combien d'amis avons-nous trahis simplement en disant du mal d'eux ? La phrase : « Il mérite la peine de mort » n'est-elle pas prononcée avec trop de facilité dans nos conversations, hélas ! Qui sommes-nous pour juger ? Ne sommes-nous pas souvent les « pharisiens » qui prononçons des sentences au nom de la Loi ?

En parallèle avec Judas, les Pères de l'Église nous proposent fréquemment la figure du larron. Nous pouvons saisir cette dernière planche de salut et lancer son cri d'appel au Christ pour obtenir le pardon de nos fautes ! D'autres hymnes nous évoquent la femme pécheresse qui oignait les pieds de Jésus d'un précieux parfum ; c'est d'elle qu'il est dit : « Ses nombreux péchés lui sont pardonnés car elle a beaucoup aimé ! » (Luc 7,47). Voilà ce qui nous est enseigné par l'Église, voilà ce que nous devons entendre pour imiter ceux qui ont trouvé miséricorde auprès de Dieu, car l'alliance scellée par le sang du Christ nous engage totalement. L'infidélité de notre part à nous chrétiens, est beaucoup plus grave que celle d'Israël, car le prix de notre alliance est inestimable, c'est le prix du Sang divin.

« D'un châtement combien plus grave sera jugé digne... celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, tenu pour profane le sang de l'alliance dans lequel il a été sanctifié... » (Hébreux 10, 29.)

Alors ne jugeons pas ceux qui crucifièrent le Christ, mais soyons attentifs à communier le Jeudi saint en implorant la grâce de Dieu, car Il pardonne à ceux qui demandent sa miséricorde.

N'oublions pas que les apôtres, Marie la Mère de Dieu, les premiers chrétiens étaient juifs. Ils n'ont jamais renié la loi de

leurs pères. L'Église n'est pas en rupture avec l'Ancienne Alliance, mais plutôt en continuité directe avec elle. Lorsque nous évoquons avec foi l'Incarnation, que nous confessons Dieu fait homme, souvenons-nous toujours que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, s'est fait Juif ! Vénérons dans son icône l'image de Dieu révélée dans un visage sémite.

Avant de conclure, lisons quelques textes légués par les apôtres. Comment ont-ils considéré le problème de l'Alliance avec Dieu, *comment ont-ils compris le passage de l'Ancienne à la Nouvelle Alliance, de l'Ancien au Nouveau Testament ?*

Dans son discours au Temple, saint Pierre dit aux Juifs : « Hommes d'Israël... vous êtes, vous, les fils des prophètes et de l'Alliance que Dieu a conclue avec nos pères quand il a dit à Abraham : "En ta postérité, seront bénies toutes les familles de la terre. C'est pour vous d'abord que Dieu a ressuscité son Serviteur"... » (Actes 3, 25-26.)

L'Alliance n'est donc pas retirée aux uns pour être donnée aux autres, mais tous donc, Juifs d'abord, non-Juifs²⁶ ensuite, nous devenons vraiment frères en Christ, puisque par la foi nous sommes tous la postérité d'Abraham, donc nous devons être fidèles à la première alliance. Mais il nous est demandé plus encore – Juifs et non-Juifs –, car nous devons dépasser la Loi écrite sur la pierre et conclure une alliance nouvelle avec Dieu, par la Loi gravée dans nos cœurs selon la prophétie de Jérémie. La Loi doit vivre en nous, de même que le Royaume des cieux est au-dedans de nous, pour obtenir en Christ une alliance plus intime avec Dieu.

Quant à la destinée d'Israël, saint Paul a dit des choses surprenantes à ce sujet dans son épître aux Romains : « Dieu aurait-il rejeté son peuple ? Certes non ! Ne suis-je pas moi-même Israélite, de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin ?... Serait-ce pour une vraie chute qu'ils ont bronché ? Certes non ! Mais leur faux-pas a procuré le salut aux païens... Et si leur faux-pas a fait la richesse du monde,

26. Le terme du Nouveau Testament pour désigner les non-Juifs est « gentils ».

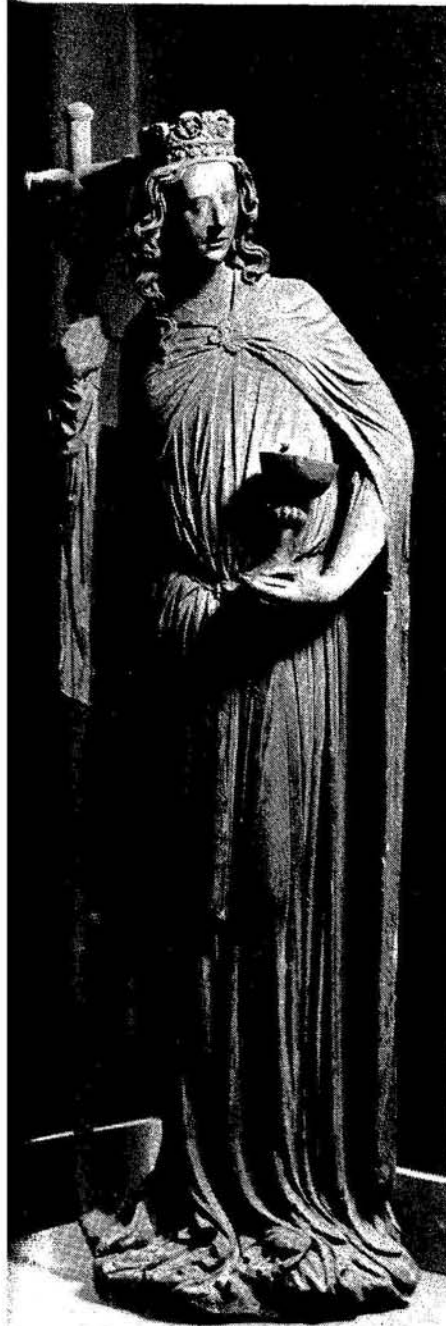
et leur amoindrissement, la richesse des païens, que ne fera pas leur totalité!... Si leur mise à l'écart fut une réconciliation pour le monde, que sera leur admission, sinon une résurrection d'entre les morts?» (Romains 11, 1-15.)

Pour Paul et les apôtres, Israël est mis en quelque sorte en attente. Mais il n'y aurait pas d'intelligence christique des Écritures si elle n'avait été préparée dans l'Ancien Testament par les prophètes, et cette préparation *demeure* : la loi d'amour, la Nouvelle Alliance, le cœur nouveau, les vraies épousailles, tout cela *est* dans l'Ancien Testament (de même le « Serviteur »)! Cela y est encore, même si pour nous le Nouveau Testament en a présenté une lecture lumineuse : « Les dons de Dieu sont sans repentance. »

Terminons sur une dernière image pour comprendre l'injustice d'une attitude méprisante vis-à-vis des Juifs, vis-à-vis de ceux qui prient dans les synagogues. Il existe à Strasbourg deux statues-colonnes au porche sud de la cathédrale. L'une représente l'Église, l'autre la Synagogue. La première est fière, sa tête altière est couronnée, son regard est perçant, elle tient d'une main un calice et de l'autre une croix, telle une lance menaçante. Elle jette un regard dur et péremptoire à l'autre femme, la Synagogue. Celle-ci est toute frêle, ses yeux sont bandés; elle penche la tête avec grâce, plie le genou avec souplesse; sa lance, support du rideau déchiré du Temple, se brise et les Tables de la Loi lui échappent des mains. Le sens de l'allégorie est clair : l'Église est victorieuse, alors que la Synagogue est démunie et sans force.

Mais, ô paradoxe, est-ce le sculpteur qui l'a voulu ainsi ou la grâce de Dieu qui a confondu les triomphalistes arrogants : la « Synagogue » est belle et séduisante, tandis que « l'Église » est hautaine et rigide, presque ridicule dans sa raideur!

Gloire soit rendue à Dieu « qui détrône les orgueilleux et élève les humbles » (Luc 1, 52) car il a dit à Moïse : « Je fais grâce à qui je veux et j'ai pitié de qui bon me semble ! » (Exode 33, 19.)



« L'Église » et la « Synagogue »